

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

L'illusion

(In memoriam jam non passurae ad honorem
laborantis)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 73-82

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

IN MEMORIAM
JAM NON PASSURAE
AD HONOREM
ADHVC LABORANTIS

L'illusion

Elle n'était qu'une pauvre femme
avec trop d'amour. (*Charles Silvestre*).

Bien que le jour baissât lentement, elle n'avait pas encore poussé les volets. Cette pénombre où elle noyait son ennui, elle l'estimait trop pour la dissiper. Inclivée sur la soie qu'elle brodait, d'une main distraite tirant l'aiguille, elle s'arrêtait, consternée, soupirait, chassait une image obsédante et reprenait son travail.

En cet asile qu'apaisait une fraîcheur de jet d'eau et

de feuilles mouillées venue des jardins, elle souffrait moins, car les regrets et les mauvais songes n'osaient franchir le seuil.

Sur les murs tendus de satin gris, quelques aquarelles très vives, l'Annonciation que l'Angelico peignit au sommet de l'escalier de St-Marc semblaient les éclaboussures d'un soleil intérieur et des rideaux coulait une lumière chaude et filtrée faite exprès pour un bonheur très sûr ou une angoisse extrême.

Lorsqu'elle ne distingua plus son dessin, la tête sur ses mains jointes, elle s'abîma en ses pensées. Elle respirait à peine, mais ses paupières mobiles révélèrent assez les mouvements de son âme.

Ses regards qui suivaient tristement les arabesques du tapis tombèrent sur une enveloppe. Elle quitta son siège, la saisit et pour mieux la lire fit claquer les volets. La clarté presque horizontale l'inonda toute.

A ces derniers rayons qui manifestaient l'essentiel de son être, elle apparaissait surnaturellement belle. La chair aspirée par le dedans, fondue sous le souffle de Dieu, avait la teinte des vieux ivoires, sans aucune ride amère. Comme une douleur acceptée exténuait le visage serein dans la vapeur des cheveux ! Sur cette face, la paix était descendue et de la contempler, on se sentait meilleur. Les yeux vivaient encore, ces yeux toujours interrogateurs et navrés qui déroutaient les fausses attitudes, scrutaient le fond des hommes et des choses, ces yeux qui donnaient le vertige, comme l'obscurité de ces lacs cernés de montagnes où tout le ciel se peint.

Elle déchiffra sur le papier l'écriture presque effacée. « *Toute une jeunesse !* » Elle se recueillit et son amour, franchissant les espaces que le soleil incendiait de sa gloire défunte s'abattit devant Dieu. Un instant, elle hésita ; ce petit cœur qui battait dans sa main n'allait-il pas crier de surprise et de honte quand elle l'ouvrirait ? Ses doigts impatients firent sauter le cachet. Trois

photographies s'envolèrent. C'est Jacques ! Le voilà, son fils, à dix ans, comme elle l'avait aimé, avec cette bonne figure étonnée et cette bouche un peu charnue qu'elle sentait rouge et hardie sur ses joues. Que d'espoirs reposent sur cette tête ; que de questions frappent l'avenir ! Partira-t-il un soir, à l'aventure, ivre de sa jeunesse et de sa force ? Reviendra-t-il, hélas ! à l'aurore, sans ailes, et le corps fourbu d'avoir rampé ?

Beaucoup de mères suivent ainsi leurs enfants à la trace, sans le dire, et c'est pourquoi elles ont, soudain, au point qu'on s'en étonne, de longs silences inexplicables. Chaque jour augmente leur crainte ; une parole, un geste les émeut. Elles se disent qu'il suffira d'une tiède haleine pour fondre les palais de glace qu'elles édifient et je les vois, à genoux, sans répit vigilantes, comme ces petits qui, de leurs bras étendus, mais impuissants, protègent des châteaux de cartes.

La mère veille sur son fils, il a pu lui échapper mille fois. Qui sait, peut-être ne conserve-t-elle qu'un beau vase empoisonné ! Elle retrouve Jacques à quinze ans. Elle interroge ce regard lourd qui pèse sur l'univers pour lui arracher son secret vital. Il fouillera partout, il ne respectera rien, afin de trouver le mot de l'énigme. Lorsque l'enfant soulèvera la pierre qui lui cache le centre du monde, au lieu de l'éblouissement qu'il escompte, ses doigts ne toucheront que la masse grouillante des vers. Il en aura plein la bouche d'abord et ses entrailles hospitalières en seront dévorées. Oh ! les voix qui l'appellent et qui l'affolent, le sang qui se presse dans sa gorge, à l'étouffer ! On lui assure qu'il deviendra comme un dieu, sachant le bien et le mal. La bienheureuse innocence qui le parfume, elle lui est à charge. Il écoute, il croit, il succombe. Les fruits que l'arbre sacré lui promet se balancent trop haut dans le ciel pour qu'on les désire. A portée de main, un ange lui dispense les sombres grenades qu'il mordra furieusement, jusqu'à ce que ses

dents soient agacées par le jus qui souille son visage, ses mains et sa robe nuptiale. Oui, me voilà dieu, adorez-moi, je connais le bien et le mal, mais je ne suis plus libre de choisir !

La mère n'ignore plus rien.

Elle se rappelle un retour de juillet. Vingt fois, elle avait couru à son balcon pour surprendre son Jacques entre les arbres qu'accablait la chaleur de midi. L'épais silence distillait une odeur de framboises trop mûres et le poids du jour effeuillait les roses. Tout le paysage tremblait à cause des ardentes fumées qui montaient de la terre. Elle ne pouvait l'apercevoir, car il s'avavançait dans l'ombre portée d'une haie, sans hâte et sans joie, heureux peut-être de ne pas rencontrer sa mère sur la route. La sueur mouillait ses tempes ; un moment, n'en pouvant plus, il se reposa, accroupi sur sa valise. Devant le seuil, il attendit, mais celle dont le cœur veillait se précipita pour le recevoir.

— Jacques ! mon petit Jacques ! De ses longs bras flexibles elle l'enveloppait, se l'incorporait. Elle aurait voulu le manger après cette absence de trois mois.

Lorsque passe le vent d'Été, les mères savent trop bien que le fruit tombé de la branche, si une main ne le cueille avec amour, il perd la transparente beauté de son teint et il pourrit, — elles craignent aussi le passant qui ronge en pleine chair, par curiosité ou par plaisir et qui s'en va pour jamais marqué du sang répandu. La mère de Jacques resserrait son étreinte comme à l'approche d'un danger. L'enfant gêné se dégageait et répondait mollement aux caresses maternelles. Comme il cachait son visage pour le soustraire à des baisers qui l'humiliaient et lui faisaient mal :

— Mon petit ! que tu es changé ! lui dit-elle.

— Mais non, je vais bien !

Elle lui prit les épaules, leurs fronts où le sang bouillonnait se touchaient presque ; quand un rayon fouilla

la nuit de son cœur, il détourna les yeux. La mère n'insista plus. On lui déchirait la poitrine, on lui arrachait l'âme : elle n'avait plus *d'enfant*. Jacques lui demanda calmement :

— Y a-t-il beaucoup de fraises, cette année ? Il crut se rendre impénétrable avec cette question.

— Nous avons laissé les plus grandes pour toi ! Elle eut la force d'ajouter sans frémir :

— Les groseilles sont exquisés, veux-tu que je t'accompagne au jardin ?

Il vécut désormais dans une sécurité presque parfaite. On ne l'inquiétait plus. Est-ce que le silence de ceux qui aiment n'est pas plus redoutable que leurs reproches ?

De jour en jour, entre la mère et l'adolescent la tache d'ombre s'élargissait. Tournée vers Jacques, elle le vit s'éloigner et descendre vers les ombres de la mort, sans qu'il se détournât, sans qu'elle put lui faire signe et le rendre à l'admirable lumière qu'elle possédait pleinement. Après le deuil, la maladie, elle connut l'abandon, la solitude, quand on parle à son pauvre cœur et qu'il se plaint. Lui aussi, se disait-elle, il souffre seul, affreusement seul, et son amour redoubla d'intensité. Cependant, elle fut si habile à cacher son tourment, que Jacques, après l'alerte du premier jour s'assoupit. Elle ne sait rien ; les mères sont aveugles, répétait-il. Il hurlait dans son enfer — et les flammes qui le dévoraient ne lapaient que ses moelles, croyait-il, comme si le feu qu'on dissimule sous son habit ne le consumait pas. Du collègue, il lui écrivait peu. Pouvait-il encore *correspondre* ? Elle osa se plaindre de ce qu'il envoyât son linge sale sans un mot de remerciement, quand elle mettait tout son soin à le lui parfumer de soleil et de plantes sauvages. Il s'étonna de ce reproche. En vacances, jamais elle ne fut plus humblement effacée, plus prévenante. Elle, tout transport, se retenait jusqu'à paraître indifférente et froide. Lorsqu'elle le voyait abattu, elle se taisait, depuis

que l'ayant interrogé au sujet d'un livre qu'il parcourait, il l'avait fermé sèchement et mis sous son bras avant qu'elle pût en lire le titre. Des jours même, elle ne savait comment agir, sûre d'exciter la mauvaise humeur de Jacques. Souvent blessée au vif par une réplique trop dure, elle se retirait dans l'ombre. Il y avait longtemps qu'elle ne pleurait plus, l'autre douleur buvait ses larmes ; des sanglots secouaient sa poitrine et l'anéantis-saient.

Que de fois Jacques écouta cette plainte, l'oreille collée à la porte, sans qu'il osât demander pardon, parce que cette démarche l'aurait poussé à des aveux. Il appelait sur lui la mort, l'oubli. Exaspéré, il criait : « La paix ! la paix ! » et il n'y avait point de paix. Le départ avait été une fête lugubre. On sait bien qu'on s'engage. Quand reviendra-t-on ? Maintenant, c'est l'horreur de la chute dans l'abîme. Il avait demandé secours, personne ne répondit. N'est-il pas cruel ce jeu des mains qui se cherchent, battent l'air, et ne se trouvent pas, celles qui soutiendraient et celles qui demandent appui. Il n'espère rien de son prochain, rempli lui-même de remords ou d'égoïste joie, il n'essaye plus même de lutter. A quoi bon. Je ferai de cette prison une demeure sacrilège et je presserai si fort sur mon malheur, que j'en tirerai profit. Au milieu de l'indifférence des bons et des pervers, seul avec ma misère et probablement seul à souffrir, — il oubliait qu'ils sont légions, les enchaînés, — il ne me reste qu'à lécher mes liens, comme un chien qui tourne sur son fumier.

Et les années n'apportent pas la délivrance. A dix-sept ans, Jacques est un garçon bien fait de corps. Anxieux, il interroge son miroir : il triomphe ironiquement et met sur le compte du travail cette langueur qui vieillit ses traits. On l'a photographié à l'improviste. La tête légèrement rejetée en arrière, pour estimer le monde au plus bas prix, il regarde *intérieurement*. On est tranquille

avec ces yeux-là ; on sait qu'ils ne se planteront pas sur vous, avec insolence, pour demander raison. *Ils ont peur*. Ils fuient, ils échappent, nul n'en connaît la couleur ambiguë et les éclairs. Ils sont un écran trop fragile pour s'opposer à d'autres regards plus fiers. Seule, la mère comprend ces yeux qu'elle embrasse et où elle lit la plus affreuse des détresses. Ils assistent à un naufrage. On ne rit plus maintenant. Dans la coulisse, le masque qui colle à la peau, se détache de lui-même. On se résigne difficilement à jeter son cœur à la rue, comme un os. L'exquise délicatesse que les mères enchâssent dans nos âmes subsiste, malgré tout. On veut paraître mauvais quelquefois, mais on souffre que le public nous prenne au sérieux. C'est pourquoi, le visage s'anime de sentiments frivoles, tandis que l'âme roule de tristes pensées. Aux heures de relâche, le sourire descend et donne à la bouche sa grandeur tragique. Tout l'homme est là, simplement vrai.

Devant ce qu'elle a perdu, la mère songe à ce qu'elle espérait. Dans ses épreuves, elle se voyait soutenue par le bras de son fils. Ils auraient couru les bois, et le dimanche, en revenant de la Messe, assis côte à côte, dans l'herbe drue, heureux d'un calme bonheur et de se dire des choses... Elle aurait chanté de se voir jeune, car c'est pour lui qu'elle relevait encore les restes d'une grâce fuyante.

Elle tenait les trois portraits en éventail. « *Toute une jeunesse !* » fit-elle. Dehors, le gravier cria. Jacques passait, le front soucieux, cherchant un objet perdu. Elle se retira de la fenêtre. Comme elle remettait nerveusement les photographies dans l'enveloppe, elle découvrit que chacune portait une légende au verso. L'encre était fraîche encore. Elle lut sur la première :

« *Lorsque j'étais sage, il me semblait que je gardais des agneaux très blancs sur une montagne pleine de parfums et de rossignols.* »

Jacques venait d'écrire sur la seconde :

« ...ce chemin verdoyant de la quinzième année où l'on voit rôder le grand Lion... »

Et la dernière avait mérité ces vers de Heine :

« *Ich sah dich ja im Traume
Und sah die Nacht in deines Herzensraume,
Und sah die Schlang' die dir am Herzen frisst,
Ich sah, mein Lieb, wie sehr du elend bist.* »

Ainsi, tout ce qu'elle redoutait s'était accompli réellement. Son instinct ne l'avait pas trompée. Les étapes qu'elle imaginait, elle les suivait sur ces trois images que les textes éclairaient brutalement.

Jacques, au lieu de rentrer s'enfonça dans le parc. La mère, certaine qu'on ne la surprendrait pas, disposa sur la table d'autres photographies de collège qu'elle gardait jalousement. Toute la vie de Jacques, mise à nu. Au moment qu'il se croit ignoré, sa mère étudie, touche du doigt son cœur fripé et la voilà qui souffle dessus, comme sur une brûlure, pour la rafraîchir. Mon Dieu, que cette figure flétrie inspire la pitié !

Que faire ? L'amour est plus dur que la mort, disait-elle chaque fois qu'elle doutait de sa prière. Elle se présentait devant Dieu, comme un soldat rouge de ses blessures, et qui ose parler haut. Le sang se paie avec le sang, pensait-elle ; elle offrait le sien — *et jusqu'à sa vie, perdue, goutte à goutte, sans consolation* — son sang qui coulait de mille plaies invisibles : d'abord, cette stupeur d'apprendre que la robe de neige a glissé et que le corps meurt de la lèpre ; chaque matin, dès la première aube, se réveiller sous l'aiguillon, le subir tout le jour, jusqu'aux portes du sommeil ; les indicibles veilles, dans les nuits fatales aux affligés ; les rêves où l'on pleure tout haut...

Elle trouvait la force de réparer, parce qu'elle

communiait avec toutes les mères pour qui l'enfant est une --tite chose azurée et limpide que seuls les anges peuvent toucher sans la ternir. Elle en voyait des millions, toutes pensives et presque lasses d'attendre.

La femme qui imprime au cœur naissant un rythme semblable au grand cœur, tout proche est encore l'arche du salut. Elle a sauvé le corps du péril, sa mission va plus loin. L'enfant peut s'estimer libre, s'il a rompu l'attache originelle et dénoué les bras. Il oublie que la mère, après l'avoir sauvé en son tabernacle durant la sainte neuvaine, le supporte dans son cœur où elle prépare mystérieusement avec Dieu des nourritures spirituelles qui le soutiennent à son insu, le transforment, l'embellissent, jusqu'à ce que les terres étant délivrées, Dieu se rende et trace dans le ciel l'arc de l'alliance nouvelle et définitive.

Jacques ignore les pièges qu'on lui tend. L'amour qui l'assiège triomphera de toutes les résistances. Car s'il ne chantera pas le cantique de ceux qui suivent l'Agneau, il faut qu'il apprenne au moins celui des âmes acquittées et repeintes.

Brusquement, la porte s'ouvre. Jacques apparaît. Il tient un bouquet de roses thé que sa mère recherche à cause de leur nuance au parfum lointain. Elle n'a pas le loisir de cacher son trouble et sa main disperse maladroitement les photographies étalées. Alors, ils s'examinent en face pour la première fois, ils se comprennent ; le double regard plonge jusqu'aux sources de l'amour. A la fenêtre, le noir feuillage des acacias oscille sur le ciel. La lumière diffuse que renvoient de beaux nuages indolents pénètre dans la chambre, dissout les masses d'ombre. Il n'est plus rien qui pèse en ce lieu : tout s'allège, tout flotte. La mère et le fils cèdent à l'enchantement de l'heure. Jacques appuie sa tête sur l'épaule maternelle, en ce creux où s'achèvent les confidences, elle incline la sienne et leurs cheveux se mêlent. Il pleut sur

leur enlacement une poussière d'or. Sur sa joue, elle reçoit la braise de son front, puis, timidement, un chaste baiser qui n'en finit plus. Elle lui murmure ces simples mots qui l'attendrissent jusqu'aux larmes : « Mon pauvre petit !... »

Sylvain Briollet.